



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

JUIN



Durant la nuit du 17 juin 1940, un détachement de la division polonaise cantonnée aux abords de Montbéliard, s'est opposé héroïquement à l'avance de l'ennemi, la bataille a fait rage, puis tout s'est tu... le jour s'est levé sur les jardins en fleurs.

Dans les rues, les flaques de sang séchent, sous le soleil radieux, parmi les armes brisées et les débris d'équipements militaires, tandis que l'armée allemande déferle en rangs impeccables dans le bruit des moteurs et des claquements de talons.

Hier (n'y a-t-il pas de cela un siècle ?) c'était la tragique débâcle de nos soldats et des pauvres gens fuyant devant l'envahisseur. On attendait l'ennemi au Nord, il est venu du Sud, les ponts ont sauté là où il ne fallait pas, semant la terreur, plongeant la ville dans l'obscurité, puis cette foule vaincue par la fatigue et la peur a cherché refuge dans les maisons abandonnées. Des enfants s'éveillent et pleurent... il faut les nourrir ces affamés, organiser des cantines, chercher le pain qui reste peut-être encore dans les bâtiments de la coopérative municipale, de l'autre côté de la route où s'écoule le flot ininterrompu de l'armée allemande...

Tout à coup des cris stridents s'élèvent. Un officier à cheval, revolver au poing a mis en joue l'imprudent qui venait de traverser la colonne en marche... deux regards se croisent, le revolver s'est abaissé...

Parfois, au cours de cette guerre, j'ai pensé à ce coup de feu qui n'était pas parti... Faut-il envier ou plaindre ceux qui sont tombés alors, échappant à tant d'horreurs, de lâchetés, de souffrance ?

Ils n'auront pas connu l'appel du 18 juin, souffle d'espoir et de joie profonde, puis juin 1944 et la grande journée du débarquement de l'armée libératrice et ce mois de juin 1945, celui de notre retour à la vie... vie souvent rude et difficile, mais n'est-ce pas aussi le temps où les jardins sont pleins de fleurs qui embaument et de chants d'oiseaux ?... L'espérance demeure.

Lou BLAZER.

COMMENT NOS CAMARADES VOIENT L'EUROPE

Dans notre numéro de janvier 1963, Voix et Visages s'est attaché à exposer d'une façon explicite le rôle et les prérogatives de chacun des organismes qui servent de cadre à l'Europe.

Comme le sujet semblait se prêter à des discussions ou tout au moins à des échanges de vues, nous pensions que des réactions se produiraient parmi nos camarades et nous attendions des critiques ou des approbations.

Nous avons tout d'abord été déçus, mais nous avons tort. En réalité notre article avait porté. Mais laissons parler Madeleine Lansac qui s'est chargée de recueillir les opinions de plusieurs de nos camarades.

« J'avoue que, personnellement, fort éblouie de la clarté des syntèses faites — au point d'avoir donné ce numéro à lire à de nombreux amis —, j'ai cependant négligé d'en féliciter l'auteur, pour qui cela représentait pourtant un très important travail. Je ne me suis « réveillée » que le jour où Anne-Marie Boumier, avec un soupir, m'a dit qu'il fallait renoncer à donner suite à cette étude puisqu'elle ne semblait pas intéresser nos camarades. En réponse à ma protestation indignée, il m'a été demandé de recueillir quelques impressions et j'ai profité, pour cela de la réunion de Bordeaux. Eh bien ! mes chères amies, vous êtes toutes aussi coupables de silence que moi-même — car en fait j'ai constaté que presque toutes avaient été fort intéressées et souhaitaient que Voix et Visages continue à les informer sur ce sujet.

La seconde question posée était : pensez-vous que les femmes et les déportées aient à s'intéresser à ces questions ? Que celles dont je ne cite pas les noms aient la charité d'excuser ma pauvre mémoire — mais je n'ai pas oublié tout au moins les idées qui m'ont été exprimées.

KIKI, de Marseille, m'a dit : « Les femmes déportées doivent tout spécialement s'intéresser à la question de l'Europe pour empêcher le retour de toutes les formes du fascisme. »

DENISE COME : « C'est notre rôle de contribuer, dans la mesure du possible, à la formation de l'Europe, pour éviter le retour des « épopées » vécues contre notre gré et veiller à ce que l'idée n'en tourne pas à la confusion et au pourrissement de la défunte Société des Nations. »

LISE LESÈVRE et JACQUELINE HUGRET-PRAT, trouvent qu'il s'agit d'une question vitale pour la nation, en raison de l'influence croissante des femmes, en général peu ou mal informées et qui doivent prendre davantage conscience de leurs devoirs sociaux.

Mais RENÉE-CLAUDE BERNET observe : « Je crains que nous ne soyons qu'une minorité à vouloir consacrer un peu de

notre temps à la réflexion de ces problèmes importants : les unes par lassitude morale, les autres, parce qu'elles sont accablées de travail à la maison après la journée de travail au dehors. »

Cet aspect de la question existe malheureusement, il faut en convenir. Mais tout de même, avouons que cette apathie est assez coupable vis-à-vis des générations futures. Quelle femme et quelle déportée a le droit de l'oublier ? Avons-nous résisté aux idéaux totalitaires nazis au prix de la souffrance, de l'internement et de la déportation, pour nous désintéresser ensuite de l'avenir ? Et ne pouvons-nous imaginer la création de « l'Europe » comme un premier pas vers une garantie contre la folie des hommes ?

Une camarade, syndicaliste convaincue, souhaitait que les femmes soient assez informées à ce sujet afin de pouvoir en discuter dans leur syndicat — milieu idéal pour la propagation des idées.

Et YVONNE ODDON me disait pour conclure : « Pourquoi ne pas considérer cette Europe comme l'indispensable premier pas vers un peu plus d'humaine civilisation, exactement comme il faut creuser les fondations d'une maison avant d'envisager d'en faire le toit ? Nous sommes passés de la tribu à la province, puis à la nation, pourquoi pas maintenant et logiquement à l'Europe ? ».

Voilà le résumé d'une trentaine de conversations diverses. Mais je ne voudrais pas clore ce compte rendu sans transmettre un avis nuancé et qui reste dans la tradition de Voix et Visages : le souhait que les informations données ne reflètent ni tendance politique, ni volonté d'influencer l'opinion.

Ces premières réactions me semblent suffisantes pour inciter la rédaction à poursuivre un effort dont nous lui serons toutes reconnaissantes... même sans le lui dire.

Madeleine LANSAC.

(Lire à la page suivante les réponses que nous avons reçues par lettre.)

40.8.4616

COMMENT NOS CAMARADES VOIENT L'EUROPE (suite)

Réponse de Lily Uden

Présidente de l'Amicale
des Concentrationnaires
et Prisonnières Politiques
Luxembourgeoises (1940-1945)

Le développement de l'éducation, le perfectionnement des conditions de vie et l'évolution dans tous les domaines marquent l'être humain et transforment les conditions dans lesquelles il agit ; mais ils n'ont que peu d'influence sur sa faculté de se souvenir et de l'état d'âme constant qui en résulte. La faculté de revenir sur le passé et de le revivre, empêche l'homme de se dégager de certaines empreintes et ne lui permet pas de considérer le présent et l'avenir dans une perspective de sagesse et de sérénité.

Ainsi, nous, les rescapées d'un enfer inimaginable où la méchanceté, le vice, la violence, la cruauté et le crime dominaient chaque instant et dans lequel nous avons survécu grâce au miraculeux soutien de la foi, de l'espoir, de l'amour et d'un rêve de justice, nous n'avons pas oublié le passé. La fidélité envers celles qui ne sont plus le rend encore plus impérieux. C'est ce passé obsédant qui marque fatalement et tragiquement notre destinée et fait qu'il nous est si pénible de nous adapter objectivement à des situations particulières.

Quand nous sommes revenues, en 1945, dans nos pays respectifs et que nous avons retrouvé, parmi des difficultés et des souffrances nouvelles, la patrie à laquelle nous avions tout donné, nous ne voulions pas, certes, que la haine et l'esprit de vengeance fussent en notre cœur ; mais nous espérions que, par désir de justice, certains contacts nous seraient épargnés.

Mais les événements ne sont jamais conformes aux rêves. Ainsi, mon cher petit pays, le Grand Duché de Luxembourg, qui fut, à travers les siècles l'enjeu de luttes et de convoitises et qui eut tant à souffrir pendant la dernière guerre, est devenu le siège d'institutions ayant pour but d'unir les pays d'Europe. Cela signifiait l'abandon de certains privilèges, des impositions et des renoncements que nous avons acceptés avec bonne volonté.

Tout accord politique reposant sur des intérêts économiques, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg se sont rapprochés pour créer le Benelux, et des traités d'alliance militaire et des pactes techniques nous ont associés à nos alliés. Cela était assez naturel et relativement facile ; mais, quand, franchissant de progressives étapes, des organisations groupèrent un plus grand nombre d'États européens, il fallut toute l'habileté et la sagesse du gouvernement pour leur permettre un heureux développement. Parmi ces institutions, l'influence de l'École européenne qui ouvre ses portes aux enfants de toutes nationalités, n'est certainement pas la moindre et permet bien des espoirs.

L'avenir seul démontrera l'efficacité, la solidité et la valeur des accords conclus et des communautés internationales. Mais, si nous voulons éviter à nos enfants les déchirements que nous avons connus et les horreurs de la guerre, nous avons le devoir d'essayer de résoudre le problème qui a été la cause des luttes sanglantes du passé.

Quant à nous, les anciennes concentrationnaires et prisonnières politiques des bagnes nazis, nous manquerions de sin-

cerité en affirmant que nous n'avons plus aucune méfiance envers des voisins, qui, en dépit de la parole donnée, ont à plusieurs reprises au cours de ce siècle, bafoué nos droits les plus sacrés. Mais notre vœu le plus cher est, comme jadis, le bonheur de notre patrie et la liberté de ses citoyens. Et nous restons prêtes à accepter les conditions favorables à leur réalisation.

Puisse l'Europe, en se cherchant à travers divers contacts, se faire dans l'avenir et garantir la paix à tous ! Dans ce but, aucun sacrifice n'est trop lourd et aucune contribution trop généreuse.

Réponse de Jeanne Passelecq-Ponsaint

(Ravensbruck-Mauthausen)

En tant que Belge, je pourrais vous répondre simplement : « Voyez notre devise nationale : L'Union fait la force. » C'est tout le problème. En femme pratique, je vous avoue que j'apprécie les échanges du Marché commun qui commencent à simplifier diablement la vie. Au point de vue prisonnière politique, la question est plus complexe car elle se divise en trois points : l'humain, le social et le sentimental.

Au point de vue humain, j'estime que l'Europe de demain est nécessaire afin que ses habitants ne connaissent plus ce qu'ils ont eu à déplorer hier, à condition que chaque pays, en acceptant les droits que lui confère sa condition, en accepte également les devoirs. Il faudra que les Européens de demain soient très fermes sur ce point s'ils veulent faire de cette entreprise une réussite. Aucun gouvernement ou groupe de gouvernements ne devra imposer ses vues à ses partenaires. Toutes les décisions devront être prises au sein du Parlement européen et portées à la connaissance du monde.

Au point de vue social, je crois que la personnalité de chacun devra être respectée. Les goûts et les désirs de chacun, s'ils sont connus, facilitent l'entente, créent l'intérêt, suscitent la sympathie, peut-être l'amitié.

« L'expérience nous fait connaître que tout ce qui est incroyable n'est pas faux » a dit Paul de Gondi, cardinal de Retz, et cela est bien vrai. Aurions-nous pu imaginer l'Europe unie il y a trente ans ? Non, n'est-ce pas ? Nous étions chacun à l'intérieur de nos frontières à regarder celui d'en face soit avec des yeux féroces, soit avec des yeux doux, et nous menions une petite vie étreinte derrière nos barrières douanières.

Je suis comme beaucoup d'êtres de ma génération, d'une famille qui, peu à peu, au cours des guerres, a perdu son capital humain et matériel. La guerre de 70 nous a ébranlés, celle de 14 démantelés, celle de 40 anéantis. Mon enfance a été bercée par les récits où le « Boche » remplaçait le loup-garou, où l'Allemand était le monstre responsable de toutes les calamités connues et inconnues.

Je me souviens de la réflexion d'une très proche parente qui déplora en 1940 que je ne sois pas un homme afin de me battre contre l'ennemi. Eh bien ! personnellement c'est pour cela que sentimentalement et en tant que prisonnière politique je souhaite l'édification d'une Europe unie, car ainsi la génération montante ne connaîtra pas toutes ces vicissitudes. Il est souhaitable que l'histoire lui apprenne ce que nous avons souffert

comme elle nous a appris les batailles de nos provinces, de nos duchés, de nos principautés. Comme elle aura acquis une formation européenne et qu'elle connaîtra très bien chacun des partenaires, elle appréciera à sa valeur chacun des peuples qui formeront cette entité, en respectant leurs caractères et leurs mœurs. Au surplus, la perméabilité entre les peuples étant constante, il n'y aura plus de causes de conflits, il y aura certainement des divergences de vues, inévitables dans toute communauté, mais facilement résorbables en régime démocratique.

En tout état de cause, si l'édification de l'Europe unie n'aboutissait qu'à une meilleure compréhension entre les peuples et servait de stabilisateur au monde, le jeu en vaudrait la chandelle. C'est une chance à courir. Et, à ce prix, nos souffrances passées n'auront pas été vaines.

Bruxelles.

Réponse de Sunny Sandoe

J'ai été très intéressée par les pages que *Voix et Visages* a consacrées à l'Europe. On discute naturellement beaucoup des possibilités d'unification de l'Europe au Danemark, mais j'ai été contente de savoir comment tout, en fait, avait commencé. Chez nous, l'opinion n'est pas unanime. Les industriels et les commerçants sont attirés par le Marché commun, mais à condition qu'il leur procure des débouchés et que l'Angleterre en fasse partie. C'est elle, en effet, notre principal débouché pour le bœuf, le beurre et le fromage.

Quant aux intellectuels, que les questions économiques préoccupent moins et qui, d'ailleurs consentiraient à faire des sacrifices pour une Europe unie, leur crainte est de voir notre pays perdre son caractère. Cette crainte est justifiée par le grand nombre d'Allemands qui envahissent déjà le Danemark, y achètent des propriétés et s'y installent. Le jour où notre pays ferait partie du Marché commun, la liberté d'établissement pourrait fort bien entraîner la germanisation complète du Danemark. Or, nous tenons beaucoup à garder notre caractère national. Nous sommes très différents de nos voisins, des Allemands en particulier. Nous vivons un peu comme les Anglais, nous sommes cousins germains des Norvégiens, mais nous sommes Danois avant tout, bien que la jeunesse, comme partout, soit très attirée par l'Amérique.

Copenhague.

Réponse de Suzanne Besniée

(Maman B)

Dans le numéro 87 de *Voix et Visages*, il y avait un article sur la Communauté européenne. Je suis dépourvue de lumières au point de vue juridique, constitutionnel, difficultés de tous ordres sur la question ; mais, puisque vous demandez quel est notre avis à chacune, je vous donne le mien. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Je pense que la constitution d'une Europe unie est une chose nécessaire, répondant à un besoin, tout comme la formation de la France. Celle-là s'est faite petit à petit au cours des âges par conquêtes ou par héritages. Mais ces

moyens ne sont plus de notre époque — où tout va très vite. Il faut donc une entente et, il me semble une intégration. Si les nations gardent, très puissant, leur sentiment national, on aboutira à des alliances (on sait ce qu'elles valent). Tandis qu'un gouvernement commun, comme aux U.S.A. ou dans la Confédération helvétique, a quelque chance de s'imposer et de durer ! Comment ? Où ? Ce n'est pas de ma compétence.

Si je parle d'intégration c'est que, ni la France, ni l'Angleterre, ni sans doute l'Allemagne ne voudront abdiquer si elles n'y sont pas obligées. Qu'elles gardent un caractère propre, comme nos provinces, d'accord ! Mais la France ne serait pas la France si la Bretagne ou la Savoie ne démordaient pas de leur nationalité, qu'elles avaient à l'origine.

Réponse de Claire Davinroy

Mes félicitations à la nouvelle équipe du Journal. Que *Voix et Visages* prenne son envolée vers les questions générales, universelles (si tant est que l'Europe soit l'univers), tout en restant le lien entre nous toutes, qu'une porte soit ouverte vers les grands problèmes actuels, voilà qui est bien.

Merci à celles qui ont présenté si clairement le tableau des différentes organisations européennes. Pour moi, qui vis à l'étranger, avec des étrangers, qui, à longueur de journée, entend parler de relations internationales, d'Europe des patries, de fédéralisme, d'O.E.C.E., de C.E.C.A., je me rends compte de l'importance de ces questions hors de France ; quand je rentre à Paris, je suis souvent frappée du peu d'intérêt de la plupart de mes compatriotes pour ces problèmes. Ce n'est sans doute pas de l'indifférence, mais peut-être la difficulté, devant le nombre et la complexité de tous ces organismes, de situer exactement le problème. C'est pourquoi l'étude de *Voix et Visages* comble cette lacune et nous permet d'acquiescer les bases nécessaires à la connaissance de l'Europe.

Comme le dit excellemment Geneviève, nous ne pouvons rester indifférentes devant « la révolution qui est en train de s'accomplir en ce moment même et se répercute déjà dans notre vie quotidienne ».

Puis-je faire une suggestion ? Que *Voix et Visages* continue cette étude. Le dernier paragraphe : Dans quelle Europe vivrons-nous demain ? pourrait devenir la base d'un nouvel article qui nous expliquerait plus en détail les différents aspects que pourrait prendre l'Europe. Après cela quand nous serons bien informées, un questionnaire pourrait peut-être demander à chacune son avis.

Voilà les réflexions d'une qui se sent un peu coupable de ne rien faire, mais qui apprécie bien le travail des autres !

✱

Eh bien ! chère Claire, nous ne saurions tracer de l'Europe de demain un meilleur portrait que celui qu'en a fait Robert Marjolin, vice-président de la Commission de la C.E.E.

« Si nos espoirs se réalisent, a-t-il dit, l'avenir ce sera 280 millions d'Européens comparés à 250 millions de Russes et 200 millions d'Américains. Voilà l'échelle de l'Europe en 1973. C'est tout un continent ouvert aux aspirations des jeunes Européens qui pourront y circuler sans passeport, sans visa, sans visites de douane, sans changement de monnaie.

Ceux qui ont repris le flambeau

Les lauréats du concours relatif à la Résistance, 5 garçons et 4 filles ont été invités à passer deux jours à Paris les 24 et 25 mai, certains sont accompagnés par leur professeurs. Ils arrivent d'Avalon, de Chaumont, de Mende d'Agen, de Caen, d'Aix-en-Provence, de La Rochelle le 23 au soir et découvrent Paris et ses illuminations. Un lauréat parisien du lycée Janson de Sailly leur montre pendant les heures libres le Paris des étudiants, mais il y a peu d'heures libres car le programme est chargé. L'un d'eux est parti en stage aux Etats-Unis.

Tous ces jeunes sont sympathiques, ouverts à tous les problèmes ; celui de l'Europe les passionne et les contacts internationaux les attirent. Ils envisagent la vie avec un sérieux qui frappe quand on parle avec eux des problèmes actuels.

Pour la plupart c'est le premier contact avec Paris. Orly a été une révélation par son activité. Ils se souviendront du déjeuner « à l'horizon » et surtout de l'arrivée, minute par minute, des avions du monde entier.

Leurs visages étaient graves et un peu intimidés lors de la remise des prix par le ministre de l'Education nationale, à laquelle participaient l'U.N.A.D.I.F. et la

F.N.D.I.R. Quelques mots de M. Fouchet sur le passé rejoignant l'avenir et du champagne dissipèrent l'émotion.

A Versailles, au lycée La Bruyère, Mme la Directrice créa une ambiance amicale : de jeunes stagiaires participaient au déjeuner. Ce lycée sympathique, situé dans un jardin fleuri, fit la conquête aussi bien des professeurs que des élèves venus de tous les coins de France. Bien des sujets furent traités au cours du repas, les jeunes posèrent des questions sur la Résistance qu'ils n'ont pas connue. Les professeurs exprimèrent leurs regrets de ne plus recevoir la circulaire leur demandant de parler de la Résistance au moment de la Journée de la Déportation, ce qui leur facilite la tâche pour traiter ce sujet. Le soleil était de la partie et l'apothéose fut la visite du château sous la conduite de la conservatrice, la merveilleuse Mlle Erlich. Elle anima le château de tous ses illustres hôtes, tout en lui ressuscitant le passé, comme le firent ceux qui restaurèrent le château et le théâtre avec un louable souci d'exactitude. Elle découvrit aux jeunes les perspectives d'un avenir plein de promesses dans une France pour qui le mot « impossible » n'est pas français.

G. de RENTY.

Chacun pourra vendre ou acheter les produits qu'il voudra. Chacun aura le droit de tenter l'aventure hors de ses horizons familiers et de s'installer dans des conditions d'égalité absolue dans le pays de la Communauté qu'il choisira. Une vie régionale intense se sera installée le long des grands fleuves et dans les régions agricoles... L'Europe ne parlera plus des deux Grands, car elle sera elle-même une grande. »

Acceptons-en l'augure et prenons patience, car pour l'instant, l'Europe connaît un ralentissement. Le « débarquement » anglais n'a pas eu lieu. Trop d'obstacles, en effet se trouvaient sur son chemin, et si de nouvelles élections amènent un gouvernement travailliste en Grande-Bretagne, il semble qu'il ne cherchera pas à se rapprocher des Six, mais plutôt à se tourner vers « le grand large », c'est-à-dire l'Amérique.

Les Etats-Unis éprouvent la même appréhension que l'Angleterre devant le « protectionnisme » de la Communauté européenne. Leur balance commerciale est en déficit. Il leur faut donc exporter davantage vers l'Europe et, pour cela, obtenir un abaissement général des tarifs douaniers. Ils n'ont guère obtenu pour l'instant plus que des promesses.

L'avenir, là encore, peut leur apporter un autre appui, celui du ministre allemand de l'Economie, M. Ehrhard, favorable lui aussi à une Europe « atlantique » et qui doit succéder prochainement au chancelier Adenauer.

En attendant, M. Ehrhard voudrait renvoyer à 1964 l'adoption de règlements qui auraient dû être pris depuis un an dans le domaine agricole — sur le prix des céréales en particulier, que l'Allemagne ne veut pas voir baisser. La France, qui pâtit de ce retard, ne peut accepter qu'on aille de l'avant dans d'autres secteurs si l'on bloque le secteur agricole, vital pour elle.

Bref, la C.E.E. connaît une crise, la première depuis sa fondation. Il n'y a pas lieu de trop s'en émouvoir. Le traité

de Rome ne fournissait après tout qu'un cadre et un « calendrier ». On s'est facilement mis d'accord sur les questions les moins gênantes, mais plus on avance et plus elles deviennent épineuses, plus elles réclament de sacrifices aux uns et aux autres.

Tout cela fait qu'il est difficile de prévoir l'avenir. Il va falloir maintenant établir une planification générale, coordonner les politiques monétaires, et fiscales. Le moment se rapproche où les décisions se prendront seulement à la majorité au Conseil, donnant à ce dernier un caractère supranational plus marqué. Mais l'Europe ne peut pas croître sans se politiser, ce qui nous promet encore bien des frictions et des controverses entre fédéralistes et partisans de l'Europe des patries. Peut-être verra-t-on plus clair en octobre ? Nous en reparlerons.

J. R.

RECHERCHES

Qui a connu :

Mlle Fulcrum, Betty, de Béziers (Schirmeck - Thann).

Mme Hans, Jeanne, de Nancy, chef de la baraque n° 7. (Schirmeck - Thann).

Mlles Scharws et Muller (Schirmeck 1943).

ANNONCE

Ex-déportée, tenant pension de famille, « Au Vaste Horizon », 186, chemin de Terron à Nice, fait demi-pension à 18 F comprenant : la chambre, le petit déjeuner, le repas du soir, les taxes et le service (pas le repas de midi). Réserve le meilleur accueil à ses camarades.

Une Journée d'Ivan Denissovitch

par Alexandre Soljénitsyne

(Robert Laffont)

Dans notre avant-dernier bulletin, Catherine Goetschel a rendu compte de la satisfaction avec laquelle la Commission internationale contre le régime concentrationnaire avait enregistré la reconnaissance par les journaux soviétiques de l'existence de camps de concentration en U.R.S.S. On peut en effet espérer que leur condamnation officielle entraînera leur disparition.

L'origine de ce retournement, le livre d'Alexandre Soljénitsyne, est donc plus un événement politique qu'un événement littéraire. Dans la préface de ce récit qui nous fait vivre un jour entier dans un « Buchenwald » sibérien, Pierre Daix qui, on s'en souvient, s'indigna en d'autres temps que David Rousset eût « inventé » les camps de concentration soviétiques, écrit : « Il n'y a pas de différence de nature entre le camp d'Ivan Denissovitch et un camp nazi moyen ». Cet aveu que les fameux camps de « relèvement » par le travail non seulement existent, mais ne sont finalement pas « le plus beau titre de gloire du régime soviétique », le R.P. Riquet en a pris note sans aigreur bien qu'il eût été lui aussi maltraité pour avoir contesté la valeur de rééducation du système. Bref, maintenant, tout le monde est d'accord pour le condamner.

Qu'il n'y ait entre la journée d'Ivan Denissovitch et celles que nous avons vécues que des différences de détail et de couleur locale, on s'en aperçoit dès les premières lignes. Ces misérables préoccupations qui encombrant l'esprit et transforment l'être tout entier en une pauvre machine usée à qui le combustible manque perpétuellement, on les reconnaît et on les réendosse immédiatement comme un vieux vêtement : comment faire pour avoir moins froid, pour avoir une soupe plus épaisse ? Pourvu qu'il n'y ait pas de fouille ce soir au retour du travail ! Aurai-je assez de fièvre pour être admis à l'infirmerie quel-

ques jours ? Où cacher la nourriture qui reste pendant l'appel ? On est totalement repris par l'atmosphère de cette existence à la fois plus et moins atroce que ne se la représentent ceux qui ne l'ont pas vécue, par le petit train-train quotidien du détenu qui essaie de s'organiser une petite vie possible au milieu des dangers qui peuvent survenir à tout bout de champ.

Ivan Denissovitch, lui, est un débrouillard, un vétéran du régime concentrationnaire. Il considère avec pitié ceux qui n'ont pas encore compris, qui rouspètent trop fort, qui gaspillent les forces dont ils auront tant besoin plus tard rien que pour tenir debout. Car est-on jamais libéré ? « Les gens de son espèce, on ne les laisse pas rentrer chez eux, on les envoie en résidence forcée ».

Les gens de son espèce, ce sont les « traîtres », les « espions ». Qu'a-t-il fait ? Isolé de son unité pendant la guerre, il a été fait prisonnier par les Allemands. Il s'est évadé et a rejoint les lignes soviétiques. Si seulement il n'avait pas parlé de sa captivité ! Car, c'est bien évident, il s'est livré à l'ennemi pour trahir et n'est revenu dans sa patrie que pour y accomplir une mission d'espionnage.

A la fin de la journée, Ivan Denissovitch constate qu'il a eu de la chance. On ne l'a pas mis au cachot. Il n'a pas travaillé en plein air par — 27°. Il a pu chuparder une portion de soupe supplémentaire. On n'a pas trouvé la lime qu'il cachait sur lui à la fouille. Il a pu acheter un peu de tabac. « Une journée presque heureuse, en somme ».

Trois mille six cent cinquante-trois journées ! Les trois dernières à cause des années bissextiles. Ivan a tout de même fini par en sortir. Il a pu transmettre son message. Un message simple clair, vivant. Sera-t-il entendu ? C'est déjà beaucoup qu'il ait pu le lancer.

Jacqueline RAMEIL.

ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLTE DU GHETTO DE VARSOVIE

La cérémonie commémorant le soulèvement du ghetto de Varsovie a eu lieu à l'Alhambra, en avril, sous la présidence de M. Kahn.

Malgré notre incompréhension du texte, la prière remarquablement chantée par le rabbin nous a émus profondément et les récits qui retraçaient le martyre et le courage des Juifs de Pologne ont bouleversé un auditoire qui avait laissé beaucoup des siens dans cette hécatombe. L'ambassadeur d'Israël est venu dire ce que sa nation renaissante devait à l'héroïsme d'un peuple massacré, et il fut insisté sur ce fait nouveau qu'un esprit national était né de la révolte, elle-même issue d'une habitude de résistance millénaire.

Après la projection des images hallucinantes du film *Le Ghetto de Varsovie*, deux poèmes d'Eluard, des poèmes yiddish et le chant déchirant d'un poète du ghetto de Vilna « La ville brûle, et vous restez là... », où le mot « Brennt » revient comme un lancinant appel à l'insurrection, ont terminé sur un ton épique cette évocation douloureuse.

Le 2 mai, faisant suite à cette semaine du souvenir juif, le Dr Dvorjetzki a donné à la Faculté de Médecine, sur la psychologie et la pathologie des bourreaux et des victimes, une conférence religieusement écoutée par un public varié. L'obéissance prussienne a unifié dans le crime les nazis venus de tous les horizons. La certitude de leur supériorité et de l'inégalité des races a achevé d'en faire des bourreaux sans conscience. Leur croyance en des races « zoologiques », tels les Juifs et les Tziganes, ou abâtardies, comme les Français, autorisait tous les massacres. Mais cette conscience morale qui manque au nazi fut le soutien de la victime qui, par elle, échappe à l'homme zoologique. Lutter contre l'asservissement, la compromission, s'arracher au monde animal a sauvé les Juifs de Varsovie de la désagrégation totale. Ils sont morts en soldats. Et c'est cela, la victoire du ghetto.

Jacqueline SOUCHÈRE.

La Victoire du Ghetto par le Dr Dvorjetzki *

Le livre du Dr Dvorjetzki, retrace l'histoire du ghetto de Vilna. Il commence par le premier pogrom dans la ville et les envois à Ponar, ce charmant séjour estival, transformé en lieu d'extermination. La sélection due au hasard et à laquelle on se refuse à croire, la constitution de deux ghettos, dont l'un est tout de suite supprimé par le massacre de ses habitants, les « actions » qui aboutissent à la chambre à gaz créent l'atmosphère dans laquelle des milliers d'hommes vont essayer de vivre pendant des mois.

Ils se raccrochent au moindre espoir et tentent de se rassurer. Mais les pessimistes, ceux qui ne croient pas que le travail soit une sauvegarde, forment le noyau de la résistance future.

Le ghetto connaît tous les drames des camps : lutte pour la nourriture, pour l'hygiène, promiscuité et « organisation », mais le fait qu'il soit dans les rues d'une ville, dans des maisons plus ou moins spacieuses, crée une véritable société où naissent les querelles entre privilégiés, détenteurs de « scheins » (certificat de travail) et non-priviliégiés, entre pauvres et riches. Ces inimitiés sont voulues par les nazis comme pouvaient l'être à Ra-

vensbrück et autres lieux les oppositions nationales.

Mais, là comme ici, naît une vie spirituelle et intellectuelle intense. La présence des enfants oblige les parents à une apparence de vie normale. Ils créent des écoles, un théâtre, la poésie refléurait en même temps que la piété, et le prophète se réveille qui annonce la résurrection palestinienne. La résistance, elle aussi, prend corps, le guet-apens de Kovno, où, sous un fallacieux prétexte, on emmène toute une jeunesse saine et vigoureuse, et l'annonce de la révolte de Varsovie déterminent le choix de la majorité : mourir, soit, mais non comme des bêtes qui vont à l'abattoir. Pour le jour J le ghetto se prépare : fuite vers la forêt, apport d'armes dans les cachettes préparées de longue date. L'hostilité des populations chrétiennes rend l'insurrection impensable. Les Juifs sont seuls, sans aide extérieure, malgré le courage des émissaires qui font la liaison entre les ghettos. Dans le maquis même, Polonais et Ukrainiens se battent entre eux et rejettent les Juifs. Dans la forêt règne la loi de la jungle.

La révolte naît pourtant devant les portes des wagons plombés ; bien peu

s'échappent et gagnent la campagne. Le ghetto est alors dispersé dans les camps estoniens, les enfants et leurs mères sont massacrés à Auschwitz. Les *haftlings* du camp de Klooga sont brûlés vifs quelques heures avant l'arrivée des troupes soviétiques. Les survivants des camps d'Estonie arrivent au Struthof, 4.000 sur 10.000. Les enfants partent de là munis d'une tartine pour le voyage sans retour. La majorité des déportés de Dautmergen meurent sous la torture. Les survivants parviennent à rejoindre la forêt. Des 100.000 Juifs des camps de la forêt lithuanienne, 14.000 ont survécu. Des 20.000 partisans armés, 2.000 sont revenus.

Et c'est là le miracle du ghetto, sa victoire : ces pourchassés, ces maudits, ces rescapés constituent le quart de la population israélienne. Miracle physique et miracle biologique, cette réadaptation après tant de souffrances et de privations, victoire de l'esprit humain et de sa vitalité. « J'ouvrirai vos sépultures et je vous ferai sortir de vos sépultures, O mon peuple ! Et je vous ramènerai dans le pays d'Israël. »

J. S.

* Editions France-Empire.

RENCONTRE INTERRÉGIONALE DE BORDEAUX

Photos Pic

Le samedi 4 mai 1963 à 8 h. 30, cours de l'Intendance à Bordeaux, nous nous sommes toutes retrouvées dans deux cars. Toutes : Bordelaises, Lyonnaises, Bretonnes, Poitevines, Angevines, Alsaciennes, Lorraines, Toulousaines, Périgourdines, Parisiennes... Le départ fut assez bruyant : nous retrouver avec les camarades d'un autre coin de France est un tel bonheur pour nous !

Peu à peu le calme paysage bordelais, avec ses vignes et sa forêt de pins, nous apaisa, et nos cœurs, en arrivant à Saucats, commencèrent à se serrer. Brusquement nous débouchâmes dans une vaste clairière, déboisée et labourée, au milieu de la forêt. Seul, perdu dans cette solitude, un monument se dressait vers le ciel comme une flèche. A la descente des cars, nous embrassons d'un regard angoissé, à droite, les puits et, derrière le monument, de très bas pans de murs, restes de la ferme de Richemont. Surtout, nous admirons à sa base, les quatre statues qui semblent s'envoler vers le ciel.

Le général Rollot, qui nous accueille, ainsi que M. l'Aumônier militaire et M. le Maire de Saucats, nous raconte l'héroïque fin de 13 étudiants et lycéens du lycée Michel Montaigne de Bordeaux. Cette ferme Richemont, isolée alors au milieu des pins, était le lieu de refuge de leur petit « maquis ». A l'aube du 14 juillet 1944, elle fut cernée par une compagnie allemande. Aussitôt qu'ils s'en aperçurent, nos jeunes héros engagèrent le combat. A midi, une vingtaine d'Allemands étaient tués, une pièce d'artillerie fut alors amenée et à bout portant, démolit la ferme. Nos jeunes tentèrent une percée — ils étaient 10 survivants. Drapeau en tête, ils bondirent en avant et tombèrent en héros.

Cette évocation nous émeut au plus haut point. Les larmes coulent sur les visages de nos chères camarades dont les fils ont disparu en des circonstances analogues. Pour celles qui, comme moi, ont connu de ces jeunes héros bordelais, leur visage illuminé se présente à notre sou-

venir. Notre cœur souffre, mais nous sommes fières d'eux.

C'est dans un silence émouvant que nous repartons en car et roulons à nouveau à travers la forêt de pins. Nous arrivons au pied de la dune du Pyla, admirons les charmantes villas du Pyla et d'Arcachon et arrivons devant l'Hôtel de Ville. Notre drapeau s'incline devant le monument aux morts. Geneviève dépose une gerbe, nous nous recueillons, puis nous sommes reçues par M. le Maire. Vin d'honneur, paroles d'un résistant à des résistantes. Que dire ensuite du repas excellent, où nous avons fort apprécié huitres et fruits de mer, et de notre promenade sur le bassin, promenade offerte par la municipalité d'Arcachon ? Pas de vent, pas de soleil : un temps idéal, nous en avons profité autant que de jeunes pensionnaires en vacances.

Le retour nous a encore fait apprécier le calme de la campagne girondine, et c'est heureuses de cette belle et émouvante journée — et reconnaissantes envers les organisatrices et les municipalités de Saucats et d'Arcachon — que nous avons retrouvé nos hôtels et notre soirée libre.

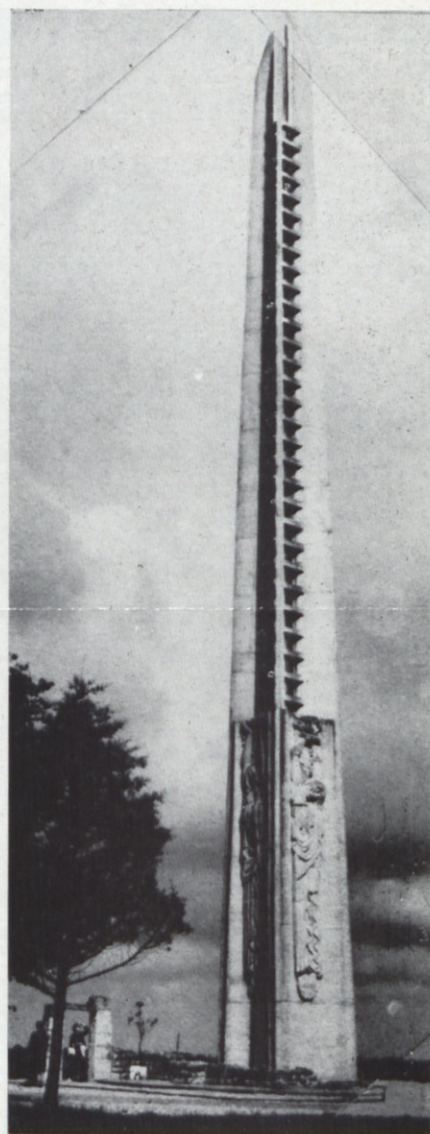
Le lendemain, dimanche 5 mai, après la réunion à l'Athénée municipal, si bien présidée par Mme Delaunay (épouse de M. l'I.G.A.M.E. de Bordeaux) et nos chères Geneviève et Tatte, grand recueillement et dépôt de gerbe devant l'impressionnant Monument aux morts de Bordeaux, vaste livre ouvert dont les pages portent les innombrables noms de ceux qui sont morts pour notre France au cours des deux guerres.

Puis, réception à l'Hôtel de Ville, ancien Palais des ducs de Rohan. M. le premier adjoint nous accueille chaleureusement, et le bon vin blanc doré de Montbazillac nous réchauffe ! Nous nous attardons volontiers dans les grands salons ornés de magnifiques portraits, mais il faut repartir. Et nous voilà à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac. Une grande belle salle, donnant sur les pistes, nous est réservée au restaurant et nous y savourons un menu bien choisi. « Pic »

photographie... Une camarade, Mme Demeusy est décorée de la Médaille militaire. Enfin, c'est le départ, la séparation.

Merci à Tatte et à nos camarades bordelaises de ces deux journées si bien organisées. Et souhaitons que chaque année, dans une ville de notre beau pays de France, nous puissions ainsi nous retrouver et faire revivre le grand esprit de Résistance qui fit de nous toutes, d'un bout à l'autre de la France, de vraies sœurs en l'amour de la Liberté et de la Paix.

S. BROUSTE.



Le monument de Saucats

L'ESPRIT DE LA RÉSISTANCE

Principaux passages

de l'allocution de Mme Delaunay

L'esprit de la Résistance était d'abord un esprit de liberté, il était le refus d'accepter une domination d'où qu'elle vienne. Cet esprit s'exprimait dans le goût que prenait l'accomplissement des actes défendus : sortir après le couvre-feu, entendre la radio anglaise, franchir la ligne de démarcation et, plus dangeusement, la faire franchir à des israélites, conduire à la frontière espagnole les pilotes anglais ou américains tombés du ciel.

Ce besoin de liberté était plus encore le besoin de rester soi-même, de conserver l'intégrité de sa pensée et de sa personne en face des tentations du moment, des honneurs dérisoires et surtout d'une propagande qui déformait les faits pour s'emparer des esprits.

Cet appétit de liberté fut sans doute le premier ciment de la Résistance.

Le courage n'apparut nécessaire qu'après.



La cérémonie devant l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux

Le Séminaire des Barbelés

Le courage de la Résistance ne fut pas surtout celui qu'exigent les actes héroïques. Les actes héroïques ou seulement exceptionnels et difficiles qui furent accomplis portaient en eux-mêmes une source d'exaltation qui les rendait plus faciles.

Le courage de la Résistance fut le difficile courage des jours sans gloire. Le courage de garder la foi, tandis que les troupes allemandes s'enfonçaient dans les plaines russes, et que les blindés de Rommel prenaient possession des sables de Libye. Le courage de vaincre la peur, compagne quotidienne des nuits, la hantise de la traction avant qui s'arrête devant la porte. L'angoisse des attentes, des rendez-vous manqués ou des trop longs retours. La peur des femmes fut moins causée par les dangers qu'elles couraient que par ceux qu'elles laissaient courir à ceux qu'elles aimaient et qu'elles encourageaient dans leur action.

D'année en année, ce courage devint plus difficile et exigea *ténacité et persévérance*. Les risques se firent plus grands, les emprisonnements plus nombreux, plus angoissants les départs vers on ne savait où, et cependant, jamais le grand engagement pris dans la Résistance ne fut rompu. Ainsi la Résistance s'apparentait au sacerdoce qui exige des vœux définitifs et la fidélité à ces vœux quoi qu'il arrive.

L'esprit de la Résistance fut aussi un esprit de sacrifice, de sacrifice attendu, d'avance accepté et qui portait en lui-même sa récompense, presque sa joie. Par delà tous les biens matériels, maisons pillées, fermes brûlées, jamais une vie humaine ne fut si délibérément exposée, ni si généreusement offerte. Le général de Gaulle lors de sa première visite à Bordeaux, peu de temps après la libération, parla aux mères, aux veuves, à toutes les familles des disparus le langage qui correspondait à leur attente : « Ceux qui sont morts, sont morts heureux, c'est ce qui nous console de leur perte. » Etrange bonheur qu'expriment toutes les lettres « des témoins qui se firent égorger » et que Philippe Vianney a rassemblées.

Jamais les vers de Péguy ne prirent un sens plus lourd :

*Heureux les épis mûrs et les blés
moissonnés.*

L'esprit de la Résistance fut un esprit de dépassement. Chacun y voyait au-delà de soi-même et envisageait sereinement ce qui se ferait après lui.

*Je ne voudrais pas, frère, que tu gardes
la hantise de ma mort
Pourvu que tu poursuives mes rêves et
notre combat
Je m'en irai tranquille, sûr des jours
meilleurs.*

écrivait Daniel Argote peu de temps avant d'être fusillé.

L'esprit de la Résistance fut en effet fraternel, il fut peut-être l'illustration la meilleure de l'idée du Père Teilhard de Chardin que tout ce qui monte se rapproche. La fraternité de la Résistance fut une sorte de grâce. Elle n'exigea pas d'efforts. Les barrières sociales tombèrent d'elles-mêmes, et les opinions philosophiques ou religieuses ne séparèrent plus personne. Une communion profonde s'établit entre des gens qui ne se connaissaient pas. Une humanité nouvelle semblait sortir du creuset de l'épreuve. Elle apportait une immense espérance. Elle était toute tournée vers un avenir

(Suite page 8)

Rares sans doute sont les résistants, parmi ceux qui sous l'occupation furent incarcérés dans l'une ou l'autre des prisons parisiennes, qui, soit directement, soit par les récits de camarades, n'aient connu ou entendu parler de l'Abbé Stock.

Ce prêtre allemand, qui, dès 1940, fut nommé par les autorités allemandes aumônier des prisons du Cherche-Midi, de la Santé et de Fresnes, donna, dans l'exercice de cette délicate mission, un magnifique exemple d'humanité.

Dans un article qu'il lui a consacré, Joseph Folliet, qui de longue date connaissait l'Abbé Stock, dit ceci :

« Dans cet enfer de tortures, de brutalités et d'angoisses, il incarna la miséricorde divine, donnée à tous, sans acception de races, de classes, de nationalités, de partis, d'opinions. Ce rôle difficile, presque impossible, il le remplit avec une étonnante rencontre d'audace et de prudence, de tact et de bravoure tranquille.

» Il a consolé d'innombrables misères, préparé à la mort plus d'un millier de condamnés — des Juifs même, qu'il orientait vers le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le Dieu des Chrétiens. Il les accompagnait jusqu'au bout — jusqu'au poteau d'exécution. Beaucoup de résistants, un Michelet, un Jean de Pange, un Robert d'Harcourt, entre autres, lui ont rendu hommage.

» Non content de cette action, déjà si dure et douloureuse, il renseignait discrètement les familles des prisonniers et, quand il le pouvait, prévenait les résistants des dangers courus.

» Le miracle c'est qu'il pu rester en place jusqu'au bout. »

En 1945, au moment de la débâcle des troupes allemandes, alors que les Américains avaient rassemblé aux environs de Chartres, 45.000 prisonniers, un résistants, l'Abbé Le Meur, qui avait été condamné à mort par la Gestapo, mais avait pu s'évader du convoi qui le conduisait à Bergen-Belsen, se préoccupa du sort des prêtres et séminaristes allemands, disséminés parmi ces prisonniers et obtint de les rassembler. Il demanda à

l'Abbé Stock, qui était parmi eux, de diriger ce groupe.

D'abord réunis près d'Orléans, ces séminaristes furent transférés non loin de Chartres, dans l'important camp de Morancez. C'est là que fut créé le « Séminaire des Barbelés » où séjournèrent de juillet 1945 à juillet 1947, 950 séminaristes.

Ceux-ci, sans pour autant être exemptés de corvées et d'appels, assujettis qu'ils étaient à la stricte discipline en vigueur dans les camps, bénéficièrent cependant d'un enseignement que leur prodiguaient régulièrement, des professeurs, prêtres ou laïcs venant de Paris ou de la région. L'Abbé Stock était l'âme de ce camp, l'enseignement qu'il y donnait, empreint de charité et de paix, concourait ainsi à la création d'un courant de compréhension réciproque entre les peuples et les nations. Lorsqu'il mourut, en 1948, peu de temps après la fermeture du séminaire, il exprima le vœu d'être inhumé en terre française, près de ces condamnés qu'il avait encouragés jusqu'au dernier instant. Il fut inhumé près d'eux au cimetière de Thiais.

Le rappel de ces faits n'aurait, de nos jours, que bien peu d'intérêt si la généreuse initiative prise par la France à l'égard de cette catégorie de prisonniers, n'avait été le point de départ d'un grand élan de compréhension entre les peuples et n'avait fait de ces séminaristes du camp de Chartres, les meilleurs artisans de la paix dans leur pays.

L'un d'entre eux, le Père Joseph Lechner, curé de Dachau, président de l'association « Les Chartreux », dans laquelle les anciens prisonniers du camp se retrouvent, apporte ce témoignage :

« Chartres a été pour moi, comme pour presque tous les occupants du camp 501, la découverte d'un esprit qui devait marquer définitivement mon sacerdoce et lui donner une orientation et une force qu'il n'aurait sans doute jamais connues autrement.

» De Chartres, je fus transféré à l'ancien camp de concentration de Dachau,

(Suite page 7)



Saint-Jean-Baptiste de Rechèvres : L'Autel

Photo M. Drillaud

LES ANCIENNES DÉPORTÉES A L'ŒUVRE

UN SERVICE CIVIQUE PASSIONNANT

Elle est là, sourire offert, solide, directe, précise. Depuis longtemps j'entends parler d'elle mais nous ne nous sommes jamais rencontrées. J'aurais presque pu la reconnaître... Hélas ! je dois sauter les questions personnelles, la conversation normale : nous ne disposons que de peu de temps entre la fin de la réunion de l'Assemblée générale et la cérémonie à l'Arc de Triomphe. Je la « vole » à ses amies et j'ai quelque scrupule, bien que ce soit pour *Voix et Visages* presque autant que pour mon plaisir.

— Marguerite Lecoanet depuis quand êtes-vous conseillère municipale ?

— J'ai été élue à Chambéry dès les élections de 1945, juste après mon retour du camp : j'étais inscrite, fait peu ordinaire, sur les listes de tous les partis, sans doute, parce que j'étais secrétaire du mouvement Libération-M.U.R. depuis 1942 jusqu'à mon arrestation le 3 mars 1944.

Le Séminaire des Barbelés

(Suite de la page 6)

pour y être démobilisé. Lors d'un pèlerinage que nous fîmes à Rome, il y a quelques années, l'on me désigna tout simplement comme chef des « Chatrains » et l'année suivante mon archevêque me nomma curé du territoire de l'ancien camp de concentration de Dachau.

» J'ai vu dans cette nomination un geste merveilleux d'expiation et de réconciliation : le représentant de ceux qui, à Chartres, furent les bénéficiaires de la charité chrétienne des Français, devenait ainsi prêtre d'un territoire où, à l'inverse de Chartres, les Français furent victimes d'une haine farouche et sauvage. »

En témoignage de leur gratitude, les « Chatrains » ont voulu doter d'un autel l'église nouvellement construite, dans un quartier nouveau de la banlieue de Chartres, situé non loin du camp où ils furent détenus.

Cet autel de pierre brute dans lequel sont scellés, avec les reliques des martyrs, les noms des séminaristes prisonniers et de leurs bienfaiteurs français, porte sur l'une de ses faces cette inscription :

AUTEL

Offert après approbation
de S.S. Jean XXIII

par les anciens séminaristes allemands prisonniers à Chartres 1945-1947. En reconnaissance à leurs bienfaiteurs S. Exc. Mgr R. d'Harscouët, Abbé Le Meur, Lieutenant-Colonel Gourut, Chanoine André, Abbé J. Johnner.

En souvenir de leurs Supérieurs
Abbé Stock, Mgr Delbeck, Hans Brem.
Consacré le 24-9-1961

S. Exc. Mgr R. Michon étant évêque.

Et c'est pourquoi la nouvelle église Saint Jean-Baptiste de Rechèvres, devient l'Eglise de la Paix.

A.-M. BOUMIER.

L'inhumation définitive de l'abbé Stock dans l'église Saint Jean-Baptiste de Rechèvres a eu lieu le 15 juin 1963.

— Quels changements principaux depuis ?

— Les conseillers municipaux en exercice, qui sont au nombre de 31, ont été élus à la majorité absolue des voix aux dernières élections sur une liste commune U.N.R.-M.R.P.-Indépendants.

Quant à la ville, elle compte actuellement 48.000 habitants. C'est une cité en expansion constante, où d'ailleurs un certain nombre de Parisiens viennent s'établir régulièrement. Centre administratif et actif de la Savoie, elle se trouve sur la voie touristique et sur le trajet Bordeaux-Milan.

— J'ai toujours pensé que ce devait être extraordinaire d'être le délégué de ses voisins et de son quartier pour assurer les intérêts de tous en même temps que de chacun. Cette preuve de confiance publique vous a conduite à faire un travail civique des plus attachants, mais je n'ai aucune idée de la façon dont fonctionne un conseil municipal. Pouvez-vous nous donner quelque précision ?

— Les commissions municipales se réunissent en principe une fois par mois. Ce sont la commission des Finances, la commission des Travaux, la commission des Affaires diverses, la commission des Affaires sociales, la commission des Sports. Ces différentes commissions se retrouvent en « commissions réunies », puis en séance publique dite « conseil municipal ». Suivant l'ordre du jour, nous avons, bien sûr, un auditoire plus ou moins important. J'assure deux permanences fixes, de 14 h 30 à 16 h 30, le deuxième et le quatrième mercredi de chaque mois. L'on vient m'y trouver surtout pour me parler de mes attributions directes au sein du conseil : en effet, je fais partie, depuis le début, de la commission des Affaires sociales, des Affaires diverses et du Bureau d'aide sociale.

Chaque commission est composée d'un président (adjoint ou conseiller municipal) et de membres, conseillers municipaux. Nos objectifs et nos dépenses sont supervisés et doivent être approuvés par le conseil municipal en son entier, lors des réunions mensuelles. Les crédits à répartir entre les différentes commissions varient suivant les années et les nécessités.

C'est au sein de la commission des Affaires sociales que j'ai la plus grande activité et des satisfactions évidentes. Notre effort au Bureau d'aide sociale a surtout été orienté vers l'amélioration du sort des vieillards. Nous avons il y a deux ans, pris en charge l'aide sociale à domicile créée auparavant par la Croix-Rouge locale. Elle comporte des visites et un service de soins à domicile ainsi que le ramassage du linge pour lavage et entretien.

Mais notre grand désir est d'aménager des vacances pour les personnes âgées qui n'auraient plus l'espoir de jamais pouvoir quitter la ville sans notre intervention. Pour ce faire, nous avons loué une propriété réservée aux Colonies de vacances et qui était donc libre en juin. Dès cette année, douze à quinze personnes passeront ainsi trois semaines de congé dans un cadre magnifique, calme et familial, dégagées temporairement de tout souci. Nous ne demanderons qu'une

très minime participation financière, de l'ordre de 40 à 50 anciens francs par jour. Cela demande de l'imagination, une organisation solide, des efforts psychologiques pour établir un climat d'entente parmi ces personnes aux habitudes enracinées et différentes.

Nous espérons que la réussite de cette tentative sera un encouragement à la réalisation de notre plus vaste projet : faire construire, dans le cadre des H.L.M., une maison-foyer, dont les logements seraient réservés aux vieillards. Chacun y disposerait d'une chambre et d'une cuisine, les couples y auraient la jouissance de deux pièces et cuisine. Un restaurant communautaire permettrait à ceux qui le désirent de n'avoir pas de repas à préparer ou de n'avoir qu'à faire réchauffer leurs plats s'ils préfèrent rester chez eux. Chacun payerait selon le montant de sa pension. A l'heure actuelle, le budget annuel total de l'Aide sociale, dont fait partie l'Aide aux vieillards, se monte à 260.000 F. De graves questions de financement existent donc.

Mais enfin l'opiniâtreté et la cohésion du conseil municipal ont permis la réalisation prévue et attendue depuis 1945 d'une nouvelle crèche.

La crèche municipale, créée par le Dr Veyrat en 1914, grâce à une fondation, a été bombardée en juin 1944. La crèche fut alors provisoirement relogée dans deux chalets de bois, sur un vaste terrain en terrasses, près du centre, mais loin du bruit. Nous achevons d'y faire construire des bâtiments neufs qui permettront d'accueillir 55 à 60 enfants au lieu de 35. L'inauguration officielle doit avoir lieu en septembre, mais déjà nous occupons les nouveaux locaux.

Une crèche, selon les règlements, est réservée aux enfants (depuis la naissance jusqu'à l'âge de trois ans) dont la mère travaille, et elle est ouverte tous les jours de 7 heures à 18 heures, sauf le samedi après-midi et le dimanche. Les familles versent une participation journalière de 2,50 à 7,50 F, variant suivant leur quotient familial. Nous donnons priorité aux femmes seules et aux familles au salaire le plus bas. Cette participation est complétée par les crédits alloués par le conseil municipal, soit 11.000 F répartis entre l'alimentation, l'entretien et les imprévus. Il faut y ajouter les salaires du personnel (douze personnes), soit 97.920 F, plus les charges sociales, de 40 % à l'heure actuelle. C'est donc un budget de plus de 11 millions d'anciens francs que nous devons gérer.

Je passe une fois par semaine à la crèche et j'ai des contacts téléphoniques quasi quotidiens avec la directrice, qui me tient au courant de la marche de son établissement et des difficultés qu'elle peut avoir. C'est notre commission qui est responsable de la gestion, de l'administration et du personnel de la crèche au sein du conseil municipal.

Ce sont là deux de mes activités principales en tant qu'élue de mes concitoyens. La réalisation en cours de nos projets va certainement nous permettre de former d'autres plans. La cité est une chose vivante, et nous sommes là pour tenter d'en prévoir les besoins et les intérêts.

Denise VERNAY (Miarka).

VIE DES SECTIONS

SECTION LOIRET-CENTRE

Le 19 mai, c'est dans le Loir-et-Cher que se tenait la réunion de la section. A 11 heures, nous nous trouvions réunies chez Henriette Ferme qui nous avait ouvert toute grande sa maison située dans un site pittoresque au pied de la Tour de Montrichard.

C'est quelque trente camarades venues d'Indre-et-Loire, de Vendôme, de la région orléanaise et quelques maris qui s'étaient joints au groupe, qui reçurent un accueil chaleureux et retrouvèrent de nouveaux visages d'anciennes camarades de camp.

Catherine Goetschel représentant l'A.D.I.R. de Paris se joignait à nous et nous gagnions Chenonceaux pour un déjeuner aux mets fins très appréciés. La table avait été fleurie de muguet par les soins de Mme Gattignon qui avait, avec Mme Ferme, organisé cette journée. Nous les remercions au nom de la section.

Notre Catherine nous traça en quelques mots les objectifs de l'A.D.I.R. pour les années à venir.

L'ESPRIT DE LA RÉSISTANCE

(Suite de la page 6)

meilleur pour lequel elle acceptait de disparaître, comme les constituants dans l'alliage nouveau.

Et nous voilà maintenant, nous les survivants, nous les héritiers, en ce jour rassemblés pour accomplir une sorte de pèlerinage aux sources, évoquer nos souvenirs, rendre hommage aux morts, comme on met sur chaque tombe, à la Toussaint, une brassée de chrysanthèmes en évoquant ceux que la dalle recouvre.

Mais ne sommes-nous pas surtout rassemblés pour une prise de conscience, pour nous rendre compte toutes ensemble que nous sommes encore capables de foi, de courage, de volonté d'action, que nous sommes fidèles à l'esprit « qui ne s'éteindra pas » et que nous ne sommes pas seulement des anciens combattants volontaires.

La révélation de la Libération, et sa déception secrète, fut que le combat n'était pas fini et changeait seulement de nature, que le repos du guerrier n'était qu'un leurre, que l'exigence du jour continuait et demandait de nouveaux dépassements.

L'esprit de la Résistance n'a jamais été un esprit conservateur mais un esprit de progrès tourné vers une paix fraternelle. Il n'exige pas que l'on se rassemble pour nourrir de vieilles rancunes, de vieilles haines. Il exige de nous, de nous surtout, de nouveaux sacrifices, un nouvel oubli de nos expériences si douloureuses, il exige une fois de plus un renoncement pour une foi qui nous dépasse et qui est le rapprochement de ceux qui hier étaient des ennemis. La paix pour nous-mêmes et pour nos enfants, le maintien de la liberté de nos pensées, de la dignité de nos personnes, la sauvegarde de nos valeurs spirituelles sont sans doute à ce prix.

Et je souhaite que tout à l'heure, en évoquant dans le silence le souvenir de nos morts, il nous paraisse possible de leur offrir, dans le secret de nous-mêmes, non pas une vengeance qu'ils ne demandent pas, mais le grand espoir d'une humanité plus fraternelle.

M. D.

Après de longs bavardages, la visite du château clôturait cette belle journée si réussie où malheureusement manquaient bien des camarades absentes pour cause de maladie (Mmes Carmignac, Martin, Moldenhawer) ou par suite d'empêchements familiaux.

Nous avons tout particulièrement regretté l'absence d'Anne-Marie Boumier retenue au dernier moment et celle de Marguerite Billard de la section parisienne.

Journée très réussie, qui affermit encore la force de nos sentiments pour nos anciennes camarades du même camp ou du même commando.

Marguerite FLAMENCOURT.

PELERINAGES

Nous rappelons à nos camarades que le pèlerinage au mémorial du Struthof a lieu, chaque année le premier dimanche de septembre.

PELERINAGES A.N.F.R.O.M.F. 1963

Pèlerinage des Jeunes, du 5 au 10 juillet, sous la direction de M. le chanoine Carlotti, visitera Bergen-Belsen, Neuengamme, Hanovre, Hambourg, Lubeck et différentes villes de l'Allemagne du Nord.

Flossenburg et la Tchécoslovaquie, Zwodau, Hradisko, Térésine, du 2 au 10 juillet, sous la conduite de M. Mottet, rapatrié et vice-président de l'Amicale de Flossenburg.

Flossenburg et Hersbruck, Schupf, du 5 au 10 juillet.

Neuengamme, Bergen-Belsen, Hambourg, Neustadt, Lubeck, du 6 au 10 septembre, sous la conduite de M. le chanoine Labaume, rapatrié.

Pour tous ces pèlerinages, demander précisions à A.N.F.R.O.M.F., 8, rue des Bauges, Paris-16°.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Michel, petit-fils de notre camarade Mme Morice, Fontenay-sous-Bois, 9 mai 1963.

Pierre, fils de notre camarade Mme Piazza d'Olmo (Renée Bizot) Paris, 20, avril 1963.

MARIAGE

Mlle Mérop a épousé M. Merle.

DÉCÈS

Notre camarade, Mlle Ferlet est décédée - Lyon, mai 1963.

Notre camarade Mme Martin a perdu sa mère - Chartres, 19 avril 1963.

Notre camarade, Mme Terrier de la Chaise a perdu sa mère, Mme Laquère - Paris, mai 1963.

Nous avons eu la douloureuse surprise, à la fin du mois de mai, d'apprendre la mort du général Rollot, qui nous avait si chaleureusement accueillies à Bordeaux le 4 mai.

JOURNÉE DE LA DÉPORTATION

Une fois de plus, nous nous sommes trouvées réunies dans le souvenir de notre libération aux diverses manifestations civiles et religieuses de ce dernier dimanche d'avril.

Comme toujours, nous nous sommes recueillies à la Synagogue, à Saint-Roch et à Notre-Dame dont les cérémonies ont été empreintes d'une grande dignité.

Mais pour la première fois, cette année, la veillée funèbre a eu lieu à la Crypte des Déportés à la pointe de la Cité. Une foule, inattendue par son nombre, se pressait aux abords de la Crypte, foule qui dans son ardeur et sa ferveur a débordé le service d'ordre et a créé quelque peu le désordre.

Je crois être l'interprète de toutes mes camarades en espérant que l'année prochaine les organisateurs de la manifestation sauront faire comprendre aux visiteurs de la crypte que ce jour-là est réservé au culte du souvenir et qu'il ne peut y avoir une visite détaillée.

Toutes ces manifestations prouvent que la Résistance, toujours vivante et fidèle, n'oublie pas les années tragiques vécues malgré tout avec le sourire pour que vive notre patrie.

D. COME.

Hommage à la Suède

Mercredi 29 mai, un groupe de nos camarades s'est rendu au Ministère des Affaires étrangères pour remettre des fleurs à Sa Majesté la Reine de Suède afin de lui exprimer notre reconnaissance à l'égard de la Suède et du Comte Paul de Bernadotte qui, par son action, a sauvé un grand nombre de déportés. Elles y avaient joint ce message :

« Madame,

L'Association nationale des anciennes déportées de la Résistance vous prie de bien vouloir accepter ce témoignage de la très vive et fidèle reconnaissance de ses membres à l'égard de votre pays.

Aucune des femmes qui ont été sauvées par la Suède, reçues, guéries par la Suède n'oubliera jamais l'hospitalité de vos compatriotes.

Daigne Sa Majesté être notre interprète auprès de son peuple pour traduire les sentiments que nous éprouvons. »

Sa Majesté la Reine de Suède a été extrêmement touchée de ce témoignage qu'elle exprimera à la veuve du Comte Paul de Bernadotte ainsi qu'à ses compatriotes et qui a été diffusé par toute la presse suédoise.

DÉCORATIONS

Le mari de notre camarade, Mme Pancernzinski, a reçu la croix de chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume. Mai 1963.

Notre camarade Mme Arvy a été décorée de la Légion d'Honneur le 29 mars 1963.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret, Paris